

Le récit visionnaire et l'ange personnel

Parler du récit visionnaire n'est pas une chose facile dans notre monde super informatisé et super instrumentalisé. Surtout quand il faut réciter le message d'un ange révélateur où les références de la connaissance ne sont que des références désenchantées. Mais je pense malgré que les dieux sont morts, ou ils sont dans une agonie effrayantes, l'homme, bien que piégé par la destruction de son monde enchanté de jadis, tente quant même de réhabiliter l'univers spirituel de son âme à travers de ses conflits psychologiques modernes. Il essaye de se restituer spirituellement autrement sans se référer aux impératives d'un pouvoir personnel surnaturel.

C'est dans cette perspective que je désire d'abord de vous parler ce soir de l'homme et de sa « **situation fondamentale** » dans le monde, et en suite vous emener avec moi dans l'univers enchanté des récits visionnaires où cette « **situation fondamentale** » se symbolise dans un espace métahistorique à travers de la rencontre de l'ange personnel et sa révélation aux questions de l'homme en quête. Une quête personnelle où la vérité du questionnant satisfait sa situation universelle et fondamentale.

L'homme conscient de sa situation éphémère sait qu'il est la proie de la mort qui mettra fin un jour à son existence. Une vérité éclatante, évidente, sans équivoque mais pourtant accablante. Se soumettre à cette évidence pertinente est le nœud essentiel de l'existence humaine. Car l'homme et certes uniquement l'homme est aussi une conscience questionnante. Il aspire à répondre à cette présence fugitive.

Son questionnement est toujours hôte de l'angoisse qui impose deux bonnes différentielles, acceptation et révolte où la quête questionnante projetée dans le gouffre du tiraillement de l'être et du non être cherche le repos dans une réponse universelle et définitive. Un grand auteur persan, Sadegh Hedayat désigne cette souffrance par le terme de “ **douleur philosophique** ” .

Les êtres humains, consciemment ou inconsciemment, vivent tous cette douleur profonde consubstantielle à leur structure de présence dans le monde : une présence éphémère et hybride entre la vie et la mort, la finitude et l'éternité, liée à la terre mais volant vers le ciel,

en conflit avec le passé et pourtant attirée par la nostalgie ; ou encore se voulant moderne mais restant toujours dans l'air ancien.

L'homme en quête ou l'homme questionnant est un homme qui cherche. Il est conscient du dilemme de sa présence et il vit donc dans un monde hybride, déchiré ou de l'entre-deux. Il sait qu'il est le dépôt des images millénaires et ancestrales, cachées dans la mer trouble de son âme. Il sait que chaque être humain est un homme comme tous les hommes mais pourtant il sent qu'il existe une certaine différence entre lui et ses semblables. Il se considère comme une partie de tous mais pourtant a l'impression qu'il est différent de tous. Il se cherche et un désir de dépouillement le brûle ; la volonté de se libérer des contraintes ancestrales l'interpelle, une force inconnue et interne le pousse vers la connaissance des sources de sa personne afin de capter son destin et de se reconstituer individuellement.

Où se trouve le “ **situs** ” dans cet homme ? A quel temps appartient-il ? La réponse à ces questions est liée à la compréhension d'un espace-temps à la fois particulières et universel où “ **topos** ” et “ **chronos** ” ne sont qu'une **topochronicité d'entre-deux** qui aspire à l'évidence et à la clarté de la certitude. Ces deux questions sont ainsi génératrices d'une autre question : qu'est-ce que l'entre-deux où l'espace-temps de l'homme trouve sa signification ? Ce lien où la topochronicité donne sens à sa présence dans le monde ?

L'entre-deux est le médian, l'intervalle où l'on n'est ni de l'un ni de l'autre, tout en étant de l'un et de l'autre. Ce sens premier, dès son application aux diverses échelles de l'Être, prend toute l'ampleur conceptuelle dont je voudrais ici sauvegarder la richesse, en utilisant un autre vocable, emprunté au vocabulaire technique de la pensée tant philosophique que théologique de la perse et l'islam iranien.

L'entre-deux ici traduit le mot **Barzakh**, littéralement et concrètement, “ point de séparation et de rencontre ”. Par exemple, **barzakh** exprime couramment l'état entre l'éveil et le sommeil ; ou encore, “ canal de Panama ” se dit “ **barzakh de Panama** ” car il forme la frontière et en même temps le trait d'union entre l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud.

Le champ sémantique s'élargit ensuite à d'autres significations, plus abstraites, cette fois. En théologie, **barzakh** désigne une sorte de purgatoire entre l'enfer et le paradis ou même un

espace entre le monde d'ici-bas et un monde eschatologique, ou enfin, dans la gnose et la philosophie islamique, entre le monde sensible et le monde intelligible.

En résumé, il s'agit d'un intervalle, d'un inter-monde, d'une limite entre la terre et le ciel, entre l'âme et le corps.

Dans cette perspective, nous pouvons qualifier de **barzakhien** aussi bien un homme qu'une culture, une connaissance qu'une tradition: le sujet, pris entre deux pôles paradoxaux susceptibles de déboucher tant sur l'antagonisme que sur la conciliation, se présente comme médian ; à tous les degrés de l'Etre, entre le possible et l'impossible, le médiateur, qui n'est ni de l'un ni de l'autre mais participe de l'un et de l'autre, porte en lui la vie et la mort.

L'homme en général et l'homme questionnant en particulier appartient à ce “ **situs** ” ; il est un **homme barzakhien**. Sa présence dans le monde et son âme le place dans un lieu qui est barzakhien. Il est dans le barzakh de l'essence et de l'existence, de la nature et de la culture.

Le “ **situs** ” barzakhien est à la fois diachronique et synchronique portant sur divers degrés. Il se révèle à l'homme au travers des questions philosophiques qui à son tour n'est compréhensible que par la perception de la diversité barzakhienne. Le doute et ensuite le processus de l'individuation qui est l'aboutissement du chemin de la connaissance n'est que le résultat de la prise de conscience de ce “ situs ” barzakhien.

Chaque échelon du monde barzakhien a sa propre topochronicité où l'homme subit un type de présence appropriée. A chaque étape, il est victime mais aussi libre car il existe toujours la possibilité d'un choix.

En se référant à ce qui vient d'être dit, je trace chez l'homme trois champs barzakhien corollaires à trois niveaux de présence :

A. Champ barzakhien ontologique et niveau de présence philosophique

Ce champ est caractérisé par deux éléments cycliques contradictoires profondément évidents et essentiels, c'est-à-dire la vie et la mort qui suggèrent immédiatement corps et âme.

La présence de l'homme face à ces deux éléments est radicalement différente de celle d'autres êtres vivants. Il sait qu'il est projeté dans le monde et mourra un jour. Mais cette conscience si simple et si évidente est pourtant porteuse d'une grande angoisse ; d'où la nécessité de l'oubli qui s'exerce pertinemment sur la vie et la mort en même temps.

L'homme questionnant situé dans ce dilemme tente de dépasser l'oubli par les actes créatifs - destructifs afin de témoigner l'évidence des prémisses évoquées sans aucune artifice. Il cherche à restituer la clarté essentielle de la vie et de la mort en posant sa conscience face à lui-même et face au monde. Il traverse ainsi l'existence et la non existence par un état questionnant percutant. Il quête l'unicité essentielle liée à ces deux paramètres au travers de problématiques philosophiques comme le libre-arbitre, la détermination, la justice, l'injustice, le bonheur, le malheur, la haine, la révolte, l'amour, la haine etc. Ses répliques aspirent à transformer son angoisse aveugle en une angoisse consciente créatrice et fondatrice.

Pour y arriver, il s'enfonce dans la sombre profondeur de son être dans une solitude heureuse et révélatrice où par une double démarche intuitive et discursive, il assume son destin qui lui donne l'occasion de se recréer.

Par cette démarche, il nie le chemin habituel de l'opinion courante et refuse de s'incliner devant des réponses déjà offertes dans son berceau culturel. Il veut que ses capacités s'activent par la vie mais s'oriente contre la vie illusoire pour saisir sa vérité vitale qui est la source par laquelle il est comme il est. C'est à partir de cette source qu'il se donne un sens et en même temps comprend son destin pour le devancer. Il transforme son champ barzakhien actif en un champ barzakhien passif et sa présence passive en une présence active. Il domine la vie et la mort.

B. Champ barzakhien onto-existential et présence chrono-essentielle

L'homme questionnant dans ce champ est tiraillé entre son être et son existence. Entre un être atemporel, occulte mais bien potentiel qui le gouverne d'une part et sa présence dans le monde d'autre part d'où l'idée de présence chrono-essentielle. Mais le plus étonnant est que ces deux bords si différents qu'ils puissent être, ne sont chacun que le miroir de l'autre.

Chacun signifie l'autre par sa négation car l'un n'est que l'autre et chacun ne peut exister que par l'autre.

Il se constate comme le résultat d'un phénomène constant qui le détermine comme tel. Ce phénomène est fondamentalement indéterminé et vient d'un passé lointain, d'où il a traversé les âges pour être craché accidentellement dans l'existence. Il est le double produit de cette traversée et de ce crachat qui perdure jusqu'à la mort pour devenir l'essor d'une autre traversée et d'un autre crachat accidentel. Il est donc dans la déchirure du jadis et de l'actuel. Mais si étrange qu'il soit, il sent qu'il a, par cet héritage lointain, des similitudes avec les autres et pourtant il se considère bien différent d'eux. Il se voit à la fois déterminé et libre du choix de définir son avenir. Son destin devient un projet pour se dépasser dans l'existence.

Ce champ barzakhien est lui-même le point de rencontre du premier et du troisième champ barzakhien parce qu'il crée la transition entre le premier qui est ontologique et le troisième qui est historique. C'est pourquoi la densité conflictuelle de deux autres champs s'accumule et se manifeste par ce champ médian. L'homme questionnant, en se concentrant dans ce champ s'achemine vers la connaissance et trace des limites. Il tente de se saisir essentiellement et existentiellement, dans son aspect mythique et dans sa forme historique.

C. Champ barzakhien historique et présence socioculturelle

Ce champ est éminemment chronologique où l'homme questionnant est présent par sa culture et par sa société. Les problématiques de ce champ sont liées à l'histoire et à sa production socioculturelle. Au lit de cette présence sont recherchées les réponses fondamentales différenciées et universelles qui pourront générer d'autres cultures pour libérer l'homme de la tradition.

Il sait que chaque société certes apporte une réponse selon sa capacité, mais où se situe leur véracité ? Quelle est la vérité traditionnelle, quelle est la vérité moderne ?

La culture historique et la société humaine se tournent au tour de cette situation conflictuelle qui se manifeste sous diverses formes mutilées. Ainsi l'homme questionnant essaye de douter et de critiquer sa présence socioculturelle pour se libérer du double entre-deux. Il tente de décortiquer les valeurs dominantes et de traverser l'histoire afin de trouver les moyens

appropriés et nécessaires qui lui permettront d'envisager habilement les deux autres champs barzakhiens déjà décrits et, comme je l'ai dit, de transformer sa présence déterminée en une présence décidée et autoconstituante.

Ces trois champs barzakhiens ne sont donc que les manifestations d'un monde unique, la toponchronicité barzakhienne de l'homme. Il subit et réagit par rapport aux différents degrés tensionnels de cet espace-temps et aspire à l'évidence, à la clarté. Pour cela, certains personnes se lance dans un voyage intérieur pour repérer les invisibles de leur être, les sources de jaillissement de leur présence dans le monde. Ils se projettent dans monde parallèle pour se visionner fondamentalement. Il s'intitue à son être.

Il est maintenant le temps de parler de la nature d'une vision , son rapport avec le visionnaire et sa narration.

Le monde visionnaire est par définition le monde du voyage. Dans ce voyage initiatique, le voyageur, c'est l'œil. Un œil éveillé au-dedans, capable de pénétrer l'invisible par le visible. Afin que tout les réalités extérieurs devinent les formes symbolisées des vérités intérieurs de l'âme.

Le monde de l'âme a sa géographie, ses continents, ses terres, ses fleuves et ses montagnes. S'aventurer en ce monde étrange où toutes les coordonnées sont différentes de celle qui régissent notre monde physique exige un dévoilement, partant un autre monde de présence.

La vision en tant qu'événement surgit donc à travers d'un voyage intérieur au pays de l'âme. Ce voyage exige toujours une certaine préparation et une certaine disponibilité du voyageur pour découvrir les multiples implications de son objet. C'est-à-dire rencontrer l'inconnu et être témoin des questions et des réponses de sa conscience. Aller au-delà de la compréhension purement intellectuelle d'une question menant discursivement à une pure évidence de raison. La connaissance n'est pas ainsi pour ce voyageur un pur savoir, elle est une Voie; et le commencement de la connaissance est l'entrée effective dans cette Voie.

La vision se présente toujours en tant qu'événement purement personnel, heurtant avec violence toutes les facultés intellectuelles. De ce heurt doit naître l'ébranlement total de l'âme qui opère dans sa compréhension un exhaussement, une anaphore, traduisible certes en une

exégèse ésotérique du sens caché, mais exégèse qui à son tour demeurerait comme telle, au niveau d'une pure évidence intellectuelle. La vision n'est ainsi communicable que dans un récit à la 1^{ère} personne car c'est le récit d'une expérience personnellement vécue.

Le récit visionnaire est ainsi l'histoire de ce voyage qui se transforme à un récit initiatique. La vérité de ce récit n'est jamais transmissible que sous le voile du récit d'un songe, ou d'une figure, mythe ou parabole.

Par vision s'effectue le passage de la doctrine théorique, de l'opinion à la doctrine ou l'opinion devenant événement de l'âme. Marquer ce passage, c'est faire ressortir trois choses : il y a l'événement ; il y a le monde dans lequel se produit cet événement ; il y a l'organe par lequel se produit et est perçu cet événement.

Parce qu'elle est habituée à la vision d'un monde unidimensionnel, il est difficile à la conscience commune de nos jours de se représenter et d'admettre un monde pluridimensionnel, autant qu'il lui est difficile d'appliquer la notion d'événement à un niveau qui ne soit pas celui des évidences empiriques, celui des faits qui constituent ce qu'elle appelle l'Histoire. Or tout « ce qui passe » au cours des récits visionnaires postule qu'il y a des événements parfaitement réels de plein droit, sans qu'ils appartiennent au niveau auquel « se passent » les événements qu'enregistrent les chroniques historiques.

Il est impossible de faire droit à cette notion de l'événement qui est événement de l'âme sans disposer d'un monde médian, médiateur entre le monde des perceptions et évidences empiriques et le monde des réalités de l'intellect. Ce monde intermédiaire est le monde « **imaginal** ». En l'absence de ce monde, les événements visionnaires auxquels participent les poètes, les artistes, les mystiques et les prophètes sont privés de leur « lieu » propre, celui où « ils ont lieu ». Un lieu sans endroit, sans emplacement dans le monde perçu par les sens, ni coordonnées qui permettraient au premier venu d'en trouver le chemin. C'est un pays du « **Non-où** ». Il est le « Non-où » mais en même temps il est bien une Terre, un pays où ont lieu les événements des récits mystiques, intuitifs, poétiques, mythiques ou artistiques. C'est un pays que l'on peut être admis à voir, mais aucun de ceux qui l'ont vu n'est en mesure de le « montrer ». Seule peut y acheminer, non par l'évidence conceptuelle d'une démonstration théorique, mais par la force de l'événement accompli, et celui-ci ne peut être dit qu'en un récit visionnaire ou symbolique.

L'imagination est à la fois l'organe de pénétration dans ce monde et comme l'organe par lequel adviennent et sont perçus les événements dans le monde imaginal. Ce monde est le monde où « **ont leur lieu** » les événements de l'âme. L'imagination est l'organe qui leur « **donne lieu** » et qui les perçoit.

Tout récit représentant cette structure ou racontant les événements du monde imaginal, postule une herméneutique, un art de comprendre . Ainsi il faut savoir que dans un récit visionnaire on distingue trois niveaux : un niveau **A**, qui est celui de l'événement raconté ; un niveau **B**, qui est celui du concept philosophique ou d'opinion correspondant ; un niveau **C**, qui est précisément le passage du niveau **A** au niveau **B** et inversement du niveau **B** au niveau **A**. La doctrine devenant événement de l'âme, c'est ce passage qui ne s'effectue qu'au fur et à mesure de la métamorphose de l'âme. La découverte du « **sens caché ou intérieur** » ne consiste pas dans la rechute d'un niveau à un autre, mais dans ce passage qu'il faut sans cesse effectuer de nouveau, parce que c'est en cela même que consiste l' « **histoire de l'âme** », c'est-à-dire finalement celle du sage qui se connaît et connaît le monde.

Un récit visionnaire est à la fois récit et imitation ou reproduction de l'événement. Il y a sujet qui récite, il y a l'événement récité, il y a le héros du récit. De cette triade, le récit visionnaire fait une unité.

Je proposerai donc, pour illustrer ces propos d'entendre le résumé très succinct de deux récits visionnaire à la 1^{er} personne. Ils sont les récits d'une vision ou d'une expérience personnellement vécue. Expérience qui constitue l'être le plus personnel des narrateurs. Expérience qui conduise le visionnaire par cette **Imagination active** qui constitue son être le plus personnel, à la révélation de son origine. Révélation initiale qui l'initie à son existence vraie et provoque avec l'entrée dans la Voie, une succession d'étapes que parcourt l'Imagination active vers le lieu du *Retour* qui est aussi le lieu de l'*Origine*. Ils sont donc deux récits qui expriment et embrassent le temps propre de la vie de l'âme, et permet de mesurer l'âge propre de l'être des narrateurs et par conséquent l'âge propre de l'être humain d'après le point où il est parvenu de son Retour. Car il en est qui n'arriveront jamais à l'existence de leur âme. Il en est dont l'âme ne grandit jamais.

Les conditions ainsi requises déterminent dans la structure du “récit visionnaire” un double motif. Il y a la rencontre d’une entité spirituelle qui initie le voyageur, et une suite de visions marquant les étapes spirituelles de la quête dans laquelle est engagé initié.

Ces deux récits appartiennent à deux temps chronologiques et existentiels différents. Ils sont les narrations d’une part d’un philosophe hermétique du moyen âge, Sohrawardi, qui jusqu’au martyre ne s’inscrit pas dans le droit fil de l’orthodoxie religieuse de l’Islam, et d’autre part d’un romancier contemporain persan, Hedayat, qui jusqu’au suicide ne s’inscrit pas dans la modernité démagogique et la tradition trompeuse de la tradition religieuse monothéiste.

Chacun de ces récits reflète la vérité personnelle de chaque narrateur. Le contenu du récit, c’est-à-dire, le message de la vision se transmet dans les deux cas par l’ “Ange” qui est le double spirituel du visionnaire; c’est le principe transcendant de son individualité. C’est son âme profonde. C’est cet ange qui révèle par l’imagination active le destin de chaque visionnaire à lui-même. Par ces deux récits l’ensemble de leur doctrine théorique et ses interrogations ou ses affirmations se révèlent comme événement de l’âme.

Mais il est préférable avant d’entamer les récits parler très brièvement de ces deux personnes. Sohrawardi est né au nord-ouest de la Perse en 1155. Il a eu une vie brève et tragique. C’est un philosophe qui regardait la philosophie comme une introduction indispensable à accéder à une connaissance illuminative.

Sa doctrine, on la désigne sommairement par le simple terme d’*Ishrâq*. Le mot désigne en propre la lumière de l’astre à son lever. C’est l’Orient comme naissance et origine de la lumière. Bien entendu, le mot n’est pas pris en son sens géographique. Il s’agit du monde spirituel, qui est l’Orient des mondes par rapport à notre monde terrestre. L’astre levant est le soleil de l’âme. Avec lui se lève un monde de connaissance qui est connaissance de l’ « Orient » des choses, connaissance des choses et des être « à leur Orient », parce que l’âme connaissante se lève alors elle-même à son « Orient ».

Sohrawardi, pendant sa vie courte a repensé toutes les données dont il disposait, en vue de la tâche philosophique et la de sagesse qu’ils s’était imposée. Il a interprété la théorie des Idées platonicienne en termes d’angélogologie zoroastrienne pour fonder sa philosophie Orientale,

c'est-à-dire la vision illuminative et intérieur de l' « Orient » de la lumière levante. Mais ses libres propos n'étaient pas le goût des docteurs de la Loi et le pouvoir politique. C'est ainsi il a été exécuté le 29 juillet 1191 à Alep, en Syrie par l'ordre de Saladin, le grand vainqueur des Croisés.

Le résumé du récit que je vais vous présenter est intitulé « *Le bruissement des ailes de Gabriel* » et présente la « rencontre avec l'Ange ». Il constitue une initiation dispensée par l'Ange : révélation des mondes supérieurs et de l'itinéraire spirituel à suivre pour se rendre présent à ces mondes. La figure central du récit est l'Ange –sagesse qui est pour la philosophie orientale l'Ange de la race humaine. C'est l'Anthrôpos céleste, celui que les philosophes désignent comme l'Intelligence agente et les théologiens ou mystiques le nomme comme l'Esprit-Saint. Il apparaît sous les traits d'un Sage à l'éternelle jeunesse, dont la chevelure blanche ne fait qu'annoncer l'appartenance au monde de la Lumière.

Ce récit est à la fois un récit visionnaire et un récit d'initiation, en ce sens que le personnage subtil de l'apparition assume d'un bout à l'autre le rôle d'initiateur à une doctrine qui est la pensée orientale.

Le narrateur nous dit :

« Je réussis un certain temps à me frayer un passage hors de l'appartement des femmes, et à me débarrasser des entraves et de la ceinture des petits enfants. C'était une nuit où l'obscurité envolait sous la voûte azurée. Les assauts du sommeil m'avaient mis dans le désespoir. En proie à l'inquiétude, je me saisis d'une chandelle et me dirigeai vers les hommes de notre palais. Cette nuit-là, je circumambulai jusqu'au lever de l'aurore. Soudain le désir me prit de visiter le *Khângâh* (temple intérieur) de mon père. Ce *khângâh* avait deux portes : l'une donnait sur la ville, l'autre donnait sur le jardin et la plaine immense.

J'allais. Je fermai solidement la porte qui donnait sur la ville et je me proposai d'ouvrir la porte qui donnait sur la plaine immense. Je regardai attentivement. Voici que j'aperçus dix sages d'une belle et aimable physionomie, dont les places respectives formaient un ordre hiérarchique ascendant. Leur aspect, leur magnificence, leur majesté, leur noblesse, leur grâce, leur beauté, leur chevelure de neige, leur comportement, une telle stupeur se fit jour en moi que j'en perdis l'usage de la parole. Saisi d'une crainte immense et tremblant de tout mon

être, je faisais un pas en avant pour faire aussitôt un pas en arrière. Je me disais : « Montre du courage »! Prépare-toi à les aborder. ».

Je m'apprêtais à saluer le Sage qui était à l'extrémité de la rangée, mais justement son extrême bonté naturelle le fit me devancer, et il m'adressa un sourire si plein de grâce que ses dents devinrent visibles dans ma prunelle ».

Le visionnaire questionne le sage sur son origine et l'origine de ces compagnons. Le sage lui dit : nous sommes une confrérie d'êtres immatériels , nous tous venons du pays du « non-où ». le visionnaire lui demande de l'instruit. Le sage dit : notre travail est la couture. De plus , nous sommes, tous, les gardiens du Verbe, et nous faisons de longs voyages. Je suis l'interprète des autres car ils ne peuvent pas entrer en conversation avec toi et tes semblables.

Suite à ce dialogue, le visionnaire voit d'autres images et demande chaque fois leur significations du sage qui lui répond selon sa compréhension et décortique par là l'univers de l'âme du visionnaire. Le sage ou l'ange révèle ainsi le visionnaire à lui-même à travers les réponses qu'il donne. Elles ne sont que les réponses à sa personne comme question. Le visionnaire intègre ainsi sa doctrine, c'est-à-dire ce qui fait qu'il est comme il est. Il prend conscience de ce qu'il est véritablement. Il établit une symétrie véritable entre son individualité et sa personnalité et dépasse le décalage entre savoir et comprendre. Il participe aux vécus de ses éléments spirituels et intelligibles.

Le visionnaire reçoit des réponses par son dialogue avec l'ange ou le sage sur l'univers , sur notre monde et sa création, sur les modes de connaissances, sur l'homme et son avènement dans le monde., sur le rapport de l'homme avec l'univers et avec des autres hommes, sur le bien et le mal ou sur la lumière et le ténèbres et la nature humaine, le rapport de l'homme avec le Dieu et ect....dans un langage à la fois symbolique et interprétative. A travers de ce dialogue de compréhension toute la philosophie orientale qui s'élucide dans une ambiance magique et douce à l'intérieur de la conscience du visionnaire.

Quant le jour arrive la vision prend aussi fin. « Lorsque sur le Khângâh de mon père, se leva la lueur du jour, la port donnant sur le paysage fut refermée et fut ouverte la porte donnant sur la ville. Les marchands entraient, allant à leurs affaires, et la société des sages me redevint invisible. Je restais les doigts entre les dents, tant je soupirais du regret de leur compagnie

Le deuxième récit relate l'expérience visionnaire un moderne. C'est l'individu qui ne croit pas en Dieu mais il cherche le sens de sa vie dans le monde et dans sa situation humaine. Il a son opinion, sa doctrine mais il doute et cherche la certitude. Il cherche sa vérité.

Le narrateur de ce récit, Hedayat est un homme écartelé entre la modernité critique et la tradition poétique, entre l'occident et l'orient civilisationnel et culturel. Petit-fils d'un célèbre poète et critique persan, il naquit à Téhéran en 1903. Son indépendance intellectuelle, sa modestie, sa pureté d'âme lui ont fait choisir une existence effacée et les souffrances d'un être d'élite qui se refuse aux compromis. Sa grande douceur de cœur, un esprit toujours prompt à saisir le ridicule des choses, son indulgence aussi pour ceux qu'il aimait, tempéraient seuls son mépris de ce monde.

Formé à la lecture des maîtres modernes de l'Europe, mais également pénétré d'un profond amour pour les tradition de sa patrie, Hedayat a cherché son inspiration auprès de l'univers spirituel persan mais la modifiait avec son expérience l'homme moderne agnostique.

Il s'est donné la mort à Paris le 9 avril 1950 comme dans ses visions.

Le récit visionnaire de Hedayat se trouve sous le titre de « la chouette aveugle » traduit par Roger LESCOT et édité par l'édition José Corti.

Le narrateur commence son récit avec un constat, un constat questionnant : « Il est des plaies qui, pareilles à la lèpre, rongent l'âme, lentement, dans la solitude. Ce sont là des maux dont on ne peut s'ouvrir à personne. Tout le monde les range au nombre des accidents extraordinaires et si jamais quelqu'un les décrit par la parole ou par la plume, les gens, respectueux des conceptions couramment admises, qu'ils partagent d'ailleurs eux-mêmes, s'efforcent d'accueillir son récit avec un sourire ironique. Parce que l'homme n'a pas encore trouvé de remède à ce fléau.

Pénétrera-t-on un jour le mystère de ces accidents métaphysiques, de ces reflets de l'ombre de l'âme, perceptibles seulement dans l'hébétude qui sépare le sommeil de l'état de veille ? »

Narrateur continue : « Je m'efforcerai d'écrire ce dont je me souviens, ce qui demeure présent à mon esprit de l'enchaînement des circonstances. Peut-être parviendrai-je à tirer une

conclusion générale. Non, J'arriverai tout au plus à croire, à me croire moi-même, car, pour moi, que les autres croient ou ne croient pas, c'est sans importance. Je n'ai qu'une crainte, mourir demain, avant de m'être connu moi-même.

Préoccupations futiles, soit, mais qui, plus que n'importe quelle réalité, me tourmentent. Ces hommes qui me ressemblent et qui obéissent en apparence aux mêmes besoins, aux mêmes passions, aux mêmes désirs que moi, ont-ils une autre raison d'être que de me rouler ? Sont-ils autre chose qu'une poignée d'ombres, créées seulement pour se moquer de moi, pour me berner. Tout ce que je ressens, tout ce que je vois et tout ce que j'évalue, n'est-ce pas un songe inconciliable avec la réalité ?

Je n'écris que pour mon ombre projetée par la lampe sur le mur ; il faut que je me fasse connaître d'elle.

Depuis trois mois, non, deux mois et quatre jours, j'avais perdu sa trace ...Pourtant, le souvenir de ses yeux magiques, de l'éclat mortel de ses yeux ne cessait de me hanter. Comment l'oublier, Elle, si étroitement liée à mon existence ?

Chose étrange, chose incroyable, je ne sais pourquoi le motif de mes compositions n'a jamais varié. Je dessinais, toujours, un cyprès au pied duquel était accroupi un vieillard, voûté, pareil aux yoguis de l'Inde. Drapé dans un robe , la tête entourée d'un turban, il tenait son index gauche sur ses lèvres, immobilisé dans un geste qui exprimait l'étonnement. Face à lui, une jeune fille de noir vêtue se penchait pour lui offrir une fleur de nénuphar ; un ruisseau les séparait. Avais-je déjà contemplé cette scène ? M'avait-elle été suggérée en rêve ? Je l'ignore. Mais je sais seulement que je ne peignais jamais autre chose. Machinalement ma main traçait ce tableau. Le plus bizarre, c'est qu'il trouvait des amateurs ; j'envoyais même, par l'intermédiaire de mon oncle qui les vendait et m'expédiait d'autres peaux en échange, ces cuirs d'écrivoire jusque dans l'inde ».

Le narrateur après la description de ce qu'il est il se prépare à nous révéler sa vision qui n'est que l'image et le fondement de sa création. Il raconte un jour qu'il était entrain dessiner avec ardeur, soudain la port s'ouvre et son oncle entre. Cet homme le ressemblais . On aurait dit son portrait réfléchi par un miroir déformant. Il a toujours imaginé son père comme cet homme. A peine entré, l'homme s'accroupi dans un coin de la pièce et narrateur pense à lui

offrir quelque chose mais il ne trouve rien à la maison. Mais tout à coup, par intuition, ses regards se portèrent sur le haut de l'étagère, et il aperçut une bouteille de vin vieux, que il avait reçue en héritage. Il grimpe sur un escabeau afin d'atteindre le rayon supérieur. Au moment de prendre la bouteille, il regardait à travers la lucarne et il voit :

« Dans la campagne, derrière la maison, un vieillard bossu était assis au pied d'un cyprès. Vers lui se penchait une jeune fille, ou plutôt un ange du ciel, et le vieux plein d'étonnement mordait l'ongle de son index gauche.

La jeune fille était bien là, devant moi, mais elle paraissait n'accorder aucune attention à ce qui se passait autour d'elle. Elle regardait sans voir, un sourire extatique et inconscient figé au bord des lèvres, comme si elle avait pensé à un absent.

Et c'est de cette lucarne que j'aperçus ses yeux effrayants et enchanteurs, ses yeux comme pleins d'un reproche amer, ses yeux à la fois troublants, étonnés, menaçants et prometteurs. L'étincelle de ma vie se perdit dans la profondeur de ces prunelles éclatantes, à l'expression mystérieuse. Ce miroir fascinant absorba tout mon être et m'entraîna jusque dans ces régions où la pensée humaine perd tout pouvoir. Yeux bridés comme ceux des Turkmènes, animés d'une splendeur surnaturelle et enivrante, ils effrayaient et attiraient tout à la fois. Ils semblaient contempler des mystères terrifiants dont nul n'aurait pu supporter impunément la vision.

La bouteille à la main, je sautai à bas de l'escabeau, tremblant de peur. Je ne sais pourquoi je tremblais. C'était un frisson terrible et délicieux, comme si je m'étais réveillé en sursaut d'un songe tout à la fois doux et épouvantable. Je posai la bouteille à terre, et m'enfouis le visage dans les mains. Restai-je ainsi quelques minutes, quelques heures ? Je l'ignore. Dès que je fus revenu à moi, je pris le vin et rentrai dans la salle. Mon oncle était parti.

La nuit tombait ; la lampe fumait. Je restais sous l'impression de ce frisson qui m'avait parcouru. Mon existence venait de se transformer. Il avait suffi à cet ange des cieux, à cette vierge éthérée, d'un regard pour faire pénétrer son fluide en moi, jusqu'en ces tréfonds de l'âme qui échappent à l'intelligence humaine ».

Cette vision a la couleur et le contenu de l'être du narrateur et son temps. Détailler cette vision n'est pas possible et exige beaucoup d'heures. J'ai voulu uniquement montrer comment un récit visionnaire n'est que l'histoire d'une âme personnel. C'est le rencontre de l'homme questionnant avec son ange qui révèle sa vérité, son fondement, ce qu'il est par son entre-deux onto-existential. Découvrir le pourquoi de son être, son intimité humaine, à la fois universel et différentiel. Connais toi toi même et écrit ton histoire.

A. AMINIAN

28/05/2002 Bruxelles